

## Débats & Controverses

# FERMETURE PARTIELLE DES COLLÈGES, LYCÉES ET FACULTÉS

## Les élèves et les étudiants apprennent-ils moins bien à distance? #1

**RAPPEL DES FAITS** Depuis le début de la pandémie, collégiens, lycéens et étudiants sont contraints d'apprendre derrière des écrans, sans rencontres en présentiel et dans des conditions inégales.

### UN VRAI SENTIMENT DE SOLITUDE



**Christine Cannard**  
Psychologue spécialiste de l'adolescence et ingénieur de recherche à l'Inserm

Qu'est-ce qu'apprendre? Lorsqu'on attend de l'élève qu'il fasse ses devoirs, qu'il écoute ses cours à distance et qu'il apprenne ses leçons, on ne se rend pas tous compte à quel point cela demande des compétences cognitives, affectives et numériques complexes. L'élève lui-même ne sait pas toujours ce que ça veut dire et ne cherche pas à savoir. Il va faire les exercices qu'on lui demande et, après ça, il va dire qu'il a fait ses devoirs, il va lire sa leçon et, après ça, il va dire qu'il l'a apprise. Qu'en a-t-il retenu, à quoi cela lui a-t-il servi, à quelle leçon cela se rapporte-t-il... ce n'est pas le problème. À force d'écouter un cours en boucle, de lire sans cesse ses fiches, ou d'entendre « toujours la même chose », tout lui paraît familier. Ce n'est pas pour autant que c'est assimilé et mémorisé durablement. On s'en rend compte lors des contrôles. Ainsi, que ce soit à distance ou en présentiel, il faut se demander comment on apprend et pour quelles raisons on apprend. Que veut dire « moins bien »? Il faudrait faire une comparaison, toutes choses égales par ailleurs. Or on sait combien la crise sanitaire a tout bouleversé, provoquant chômage partiel ou télétravail chez les adultes, alors peu disponibles pour l'accompagnement scolaire et le soutien affectif, car eux-mêmes perturbés et stressés par ces conditions de vie ou de travail.

Que veut dire à distance? Retrouver cours et devoirs sous format numérique déposés par les enseignants sur une plateforme pédagogique? Rester passivement derrière son écran toute la journée? Au-delà de la méthode pédagogique utilisée, beaucoup de choses se cachent derrière le terme « à distance ». Lorsqu'on a un seul ordinateur par foyer, qui plus est de mauvaise qualité ou avec une mauvaise connexion, ou que l'on travaille à partir de son smartphone, on est loin des conditions optimales pour travailler.

Même si certains ne se gênaient pas en classe ou en amphithéâtre, loin des yeux des enseignants, l'usage des écrans pour les loisirs explose comme autant de distracteurs exogènes qui attirent l'attention de l'élève. Il faut être fort pour résister à l'environnement (se rajoutent la cuisine, le sport, les repas entre colocataires) et inhiber tous ces distracteurs pour recentrer son attention sur la tâche en cours pas toujours attractive. Les plus motivés y arrivent, se faisant plaisir pour l'activité en soi ou se projetant sur l'objectif à atteindre (passer dans l'année supérieure, obtenir son diplôme), mais c'est loin d'être le cas pour une majorité, dont le sens scolaire a totalement

disparu. Aller à l'école, c'est aussi voir ses copains, c'est rechercher le calme au CDI, c'est se sentir mieux à l'infirmerie, c'est manger mieux à la cantine... L'école, c'est avoir une raison de se lever le matin, au lieu de dormir jusqu'à midi et se coucher de plus en plus tard. C'est retrouver le contact physique qui manque tant à distance. Être autonome, ce n'est pas faire tout seul, et pourtant un vrai sentiment de solitude ressort de toutes les enquêtes auprès des élèves durant cette crise sanitaire. Alors comment ne pas décrocher à distance? (1)

À côté de cela, d'autres élèves apprendront mieux à distance, à leur rythme et bien entourés dans un environnement optimal, loin des humiliations et du harcèlement, du regard d'autrui et de la comparaison sociale permanente que l'on connaît tant dans la cour que dans le système éducatif en général. L'apprentissage est propre à chacun. ●

(1) Lire les résultats de l'enquête « Cours à distance: étudiants, comment s'organiser pour ne pas décrocher » sur le site [theconversation.com](http://theconversation.com).

### UN RISQUE DE DÉCROCHAGE PLUS GRAND



**Laurent Tessier**  
Professeur à l'Institut catholique de Paris

Depuis un an, de la maternelle à l'université, les élèves et leurs parents ont massivement découvert de nouvelles manières d'interagir à distance. C'était aussi le cas pour la grande majorité des enseignants et enseignantes, qui n'avaient nullement été formés à ces modalités particulières auparavant. Sans surprise, un basculement aussi brusque et massif dans l'enseignement hybride (alternance de présence et de distance), sans formation, sans préparation, sans moyens techniques adéquats pour les professeurs et pour les élèves aboutit à des résultats, disons, mitigés. Mais cela veut-il dire que, dans l'absolu, les enfants apprennent moins bien à distance?

On dispose pour répondre à cette question de résultats de recherche nombreux et bien établis car, même si, pour le grand public, l'enseignement à distance semble quelque chose de nouveau, il existe, en réalité, depuis des décennies. On connaît bien sûr le Cned, dont l'histoire remonte aux années 1940, mais il existe également depuis longtemps des formations à distance qui ont fait leurs preuves dans différents secteurs professionnels. En France, des chercheurs et chercheuses, comme par exemple Viviane Glikman, ont observé et analysé les effets de ces dispositifs de formation.

Que nous disent alors ces travaux? D'abord que le risque de décrochage est plus grand à distance. Cela autant pour les enfants que pour les adultes. Ainsi, on a pu montrer que dans les fameux Mooc (Massive Open Online Course), qui ont fleuri ces dernières années, le taux de décrochage flirte souvent avec les 90%. Pourquoi? Non pas tant à cause de la distance, mais surtout à cause de l'isolement. Là aussi, c'est un acquis bien établi par les recherches en sciences de l'éducation: la dynamique de groupe est fondamentale dans tout apprentissage. Y compris en présentiel d'ailleurs: dans une classe, on sait que les élèves décrocheurs ne sont pas tant ceux qui ont des difficultés avec les matières scolaires que ceux qui ne se sentent pas appartenir au groupe. À distance, toute la difficulté pour les enseignants est donc de faire vivre cette dynamique de classe.

Pour cela, il existe aujourd'hui des outils technologiques appropriés, mais, surtout, il existe des méthodes pédagogiques dont on connaît les bénéfices. Ces méthodes suivent deux lignes directrices: alterner différents types d'activités pour maintenir l'attention des élèves, en s'appuyant sur la dimension ludique des outils numériques; et faire travailler les élèves sur des projets en petits groupes pour renforcer les liens de sociabilité qui existent entre eux et leur faire développer leurs compétences collaboratives. Pour le dire autrement, les enfants apprennent moins bien quand ils se sentent isolés et quand l'enseignement se résume à un cours magistral. La distance n'est pas en soi le problème, pour peu que l'on se saisisse réellement de deux leviers essentiels: s'assurer qu'un équipement adéquat et robuste soit accessible aux enseignants et aux élèves (la question de la fracture numérique est, en France, loin d'être réglée) et, plus encore, former les enseignants aux pédagogies hybrides et distancielles, ce qui n'est toujours quasiment pas le cas aujourd'hui. ●

Dernier ouvrage paru: *les Dossiers de l'écran. Controverses, paniques morales et usages éducatifs des écrans*. Éditions du Croquant, 2020.

### OUI À LA DISTANCE, NON AU DISTANCIEL!



**Philippe Meirieu**  
Professeur honoraire en sciences de l'éducation à l'université Lumière-Lyon II

Aussi paradoxal que cela puisse paraître, il n'est d'enseignement émancipateur qu'à distance. C'est, d'ailleurs, la raison d'être de l'école: on y va pour apprendre autre chose que ce que l'on a découvert dans sa famille,

## Débats & Controverses

avec ses proches, au sein de l'espace qui nous a accueillis, où l'on a été protégé et choyé mais qu'il faut quitter – provisoirement, d'abord, avant de s'en détacher complètement – pour pouvoir découvrir le monde. L'école permet d'agrandir le cercle, de passer de la cellule familiale au quartier, du quartier à la région, au pays et à l'univers tout entier. À l'école, on rencontre l'altérité : des enfants qui n'ont pas été élevés de la même manière, avec des parents qui ont d'autres origines ou d'autres conceptions que les siens. On accède à d'autres langages et d'autres univers que ceux que l'on connaît déjà. On est accueilli et accompagné dans sa singularité, mais on partage les mêmes savoirs.

Il faut donc « aller à l'école ». Et le trajet n'est pas simplement une obligation matérielle à laquelle il faudrait consentir, c'est un déplacement géographique qui permet d'effectuer le cheminement mental nécessaire pour être disponible à des apprentissages nouveaux : des apprentissages dégagés de l'affectivité du cocon familial, des apprentissages où l'on se confronte avec l'« ailleurs et autrement », des apprentissages que l'on effectue avec d'autres enfants qui ne nous ressemblent pas nécessairement et avec qui la confrontation sera féconde.

L'enfant a donc besoin de se déplacer physiquement vers l'école ; il a besoin d'un sas entre ce qu'il vit à la maison et ce qu'il va vivre dans cette institution particulière où il doit apprendre à « penser par lui-même », selon la formule du philosophe Kant définissant les Lumières. On ne sort de l'infantile que si l'on sort de chez soi, au sens propre et au sens figuré. Car ce qui caractérise l'enfant, c'est qu'il a – beaucoup plus que les adultes – besoin du sens propre (le vécu concret) pour accéder au sens figuré (l'intégration dans son propre psychisme). Il a besoin de la « coprésence » de la classe, une classe qu'il habite avec ses camarades

et où la figure tutélaire d'un adulte garantit, à chaque instant et par le moindre geste, que nul ne sera exclu de l'accès aux savoirs.

C'est dire que le « distanciel » ne peut être qu'un pis-aller. Et qu'il est contraire à « ce qui fait école ». Non seulement parce qu'il confine l'enfant chez lui, mais aussi – cela a été largement documenté après le premier confinement – parce qu'il creuse les inégalités en raison des différences importantes dans l'environnement matériel et culturel des familles. Et, enfin, il a tendance à rabattre les savoirs transmis sur des savoir-faire standardisés, avec des exercices individualisés aux consignes facilement transmissibles selon des procédures qui ne requièrent pas la présence et l'accompagnement d'un maître.

Cela ne signifie évidemment pas qu'il faut abandonner, en cas de force majeure et quand la santé des personnes est en jeu, le « distanciel ».

Mais il faut, tout à la fois, aider les familles les plus modestes à s'équiper, améliorer les outils afin qu'ils permettent des échanges entre les élèves et entre chaque élève et le maître, et concevoir cet « enseignement à distance » de manière spécifique... bien loin de l'illusion d'une hypothétique « continuité pédagogique ». Garder le contact, stimuler la curiosité, réviser et s'entraîner peut-être... Mais c'est en revenant à l'école que l'enfant redécouvrira ce que l'école peut être pour lui : un formidable outil d'émancipation. ●

Dernier ouvrage paru : *Ce que l'école peut encore pour la démocratie*. Éditions Autrement, 2020.

DEPUIS 2020, L'ÉCOLE D'INGÉNIEURS EFREI A OUVERT DEUX MASTERS 100 % EN LIGNE. CETTE PRATIQUE SE DÉVELOPPE.

POUR SUIVRE LE DÉBAT SUR L'HUMANITÉ.FR

LA CHRONIQUE DE FRANCIS COMBES ET PATRICIA LATOUR



### Le pluriel de général

Voici que, dans un bruit de bottes et de déambulateurs, revient le vocabulaire des nostalgiques de l'extrême droite.

L'appel des vingt généraux, publié par *Valeurs actuelles*, est un fait grave qui mérite de ne pas être laissé sans réplique. Ils s'en prennent à « un certain antiracisme », à « l'islamisme » et au « laxisme » qui menacent la République de « délitement » et appellent ouvertement leurs collègues d'active à se préparer à « la guerre civile (qui) mettra un terme à ce chaos croissant ». Pas un mot bien sûr pour dénoncer les inégalités et les injustices qui sont le vrai terreau de ce supposé « chaos ».

Parmi les fleurs de rhétorique de cette prose militaire, arrêtons-nous sur une expression : « les hordes de banlieue ». « Horde » est un mot qui apparaît en français au XVI<sup>e</sup> siècle, sous la plume d'Agrippa d'Aubigné, mais il existait sans doute avant. Il vient du mongol « ordu » qui désignait le palais ou le camp de la troupe nomade. Le mot a donné « ordu » en turc, « orda » en russe, « horde » en allemand et en français.

On connaît la célèbre Horde d'or, ou Grande Horde des petits-fils de Gengis Khan qui ont envahi le territoire russe au XIII<sup>e</sup> siècle. Par extension, le mot « horde » a servi à qualifier toute troupe errante et menaçante.

L'utiliser aujourd'hui pour parler d'une partie des jeunes de banlieue renoue avec le vieux discours réactionnaire sur les « classes dangereuses ». Avec une connotation nettement raciste qui stigmatise le danger venu d'ailleurs, de l'étranger. Les hordes sont toujours ceux qui, surgis des fins fonds de l'Orient, menacent et envahissent. Ce sont les barbares.

Selon Hérodote, les Égyptiens nommaient barbares tous ceux qui ne parlaient pas leur langue. Pour les anciens Grecs, les barbares étaient ceux qui étaient étrangers à leur civilisation. Pour les Romains, les peuples qui se situaient au-delà du « limes », la frontière de l'empire. Mais ces barbares pouvaient accéder à la civilisation en faisant acte d'allégeance. Plus tard, le terme s'est spécialisé et l'on a parlé des côtes barbaresques de l'Afrique du Nord pour parler du pays des Berbères...

Plusieurs commentateurs ont justement fait observer que cet appel des généraux intervenait soixante ans après le putsch, en avril 1961, des généraux pro-Algérie française. Ces militaires, au lieu de se taire, dans la tradition de la Grande Muette, radotent ou yoyotent. De quoi donner raison à Boris Vian qui écrivait dans sa pièce *le Goûter des généraux* :

« - Dites-moi quel est le pluriel de général ?  
- Je ne sais pas moi, des généraux ?  
- Dégénérés. Un général, dégénérés. C'est comme pour les maréchaux : un maréchal des maraîchers. » ●

### Tribune libre Politique culturelle

## Le Parlement de la photographie : « Perdrerai-je mon temps ? » (1)



**Mario Fourmy**  
Photographe, auteur et journaliste

**Philippe Dubois**  
Photographe indépendant, président du Snadi

En ces 5 et 6 mai porteurs d'espoirs, lors de cette deuxième édition du Parlement de la photographie organisée par le ministère de la Culture, présidée par madame Roselyne Bachelot, ministre de la Culture, nous photographes, journalistes, auteurs, nous écouterons avec grand intérêt ce nouveau rendez-vous trop précieux

pour être ignoré. En effet, que pourrait-il nous apporter de nouveau pour nous guérir de tous ces mille maux qui nous accablent tant, depuis des décennies, sans retenir beaucoup d'attention ?

Tant de questions restent en suspens dans un silence assourdissant. Celles par exemple qui gèrent socialement nos vies, notre quotidien, l'économie si fragile de notre création, l'exception culturelle que représente et qui exige le respect du droit d'auteur à la « française », le respect du Code de la propriété intellectuelle, la disparition des mauvaises pratiques, comme celle de la mention « droit réservé » (DR) ou celle de l'absence de signatures sur des supports de communication institutionnelle. Que dire encore ? Des rémunérations désespérantes à quelques euros... l'urgence d'améliorer les échanges à revaloriser avec les diffuseurs de presse, malgré l'aide astronomique de l'État chaque année, comme l'indiquent plusieurs rapports parlementaires, aide financière qui devrait

pourtant nous apporter des améliorations dans notre quotidien professionnel partout en France et dans les territoires ultramarins. En fait, il s'agit bien d'un marasme économique qui fragilise la qualité de toute la production qui a déjà des conséquences, ici même, sur les lecteurs de cette tribune sur ce support et tant d'autres.

Depuis des années, nous attendons une réponse forte de notre ministère de tutelle face aux dégâts historiques d'une désorganisation annoncée et programmée, pour tout dire une « ubérisation » de nos professions victimes d'une concurrence déloyale, débridée et trop libérale du monde des plateformes numériques d'aujourd'hui. Sachez, madame, qu'un signe de vous est tant attendu...

« Entre le fort et le faible, entre le riche et le pauvre, entre le maître et le serviteur, c'est la liberté qui opprime et la loi qui affranchit », soulignait Henri Lacordaire. ●

(1) Gilles Vigneault, *J'ai planté un chêne...*